

C'est une tradition, chaque invité de Blue AfterNoon, notre session d'écoute de disque commentée, se livre ensuite dans une interview.



Comment s'est faite ton approche musicale ?

Je suis d'origine gaumaise et j'ai débuté le trombone à l'âge de huit ans en jouant dans la fanfare de Meix-devant-Virton, fanfare dans laquelle jouait mon père et mes deux grand-pères. Nous ne jouions pas de répertoire de jazz, plutôt de la musique classique, Rossini et le barbier de Séville, mais mon éveil musical s'est fait à cette époque. L'orchestre d'harmonie du Luxembourg créé par Jean-Pierre Bissot réunissait toutes les fanfares des villages avoisinant et je me souviens que nous étions allés donner un concert à Bordeaux. Nous jouions donc du classique et j'ai entendu pour la première fois du jazz lors d'une jam à laquelle j'ai participé un peu malgré moi en jouant *Cantaloup Island* d'Herbie Hancock, je devais avoir 14 ans. Par contre, j'ai réellement commencé à jouer du jazz dans un big band amateur de ma région qui était dirigé par un vieux monsieur qui venait d'Ostende, nous étions 18 musiciens amateurs et j'adorais jouer avec eux. A dix-huit ans, je suis rentré au Conservatoire de Mons pour étudier la musique classique mais on m'a vite fait comprendre que, si je n'étais pas le meilleur, il y avait peu de chance que j'obtienne une place dans un orchestre, et je n'étais pas le meilleur musicien. J'avais déjà une très bonne oreille et le sens du rythme, mais ce n'était pas suffisant. J'ai étudié quatre ans à Mons avant de venir à Liège où j'ai rencontré Jean-Pierre Peuvion qui m'a initié vers 2002 à la musique contemporaine et Garrett List et Michel Massot m'ont alors montré que l'on pouvait faire de la musique différemment.

Tu t'es réveillé un matin en te disant, plus tard je serai musicien?

Non, je devais avoir 17 ans et en revenant de l'école, je pensais à la musique que je faisais à cette époque. J'étais en math sept et je pouvais faire ingénieur civil ou industriel mais je préférais faire de la musique. Je me suis alors dirigé vers le Conservatoire, j'étais en rhéto et fort heureusement mes parents ne m'en ont pas empêché.

Et si tu n'avais pas été musicien, tu aurais voulu être ingénieur?

Peut-être pas, j'ai aussi fait des études d'informatique mais lorsque j'ai terminé je me suis dit que travailler dans l'informatique devait être un horrible métier. Je m'intéresse pour l'instant à la peinture et je pense que j'aurais pu être peintre. Je dois dire que je n'y ai jamais pensé dans ma jeunesse car les arts plastiques sont pour ainsi dire inexistantes en Gaume, mais aujourd'hui cela me passionne. Après avoir fait un an de dessin, je suis des cours de peinture à l'Académie des Beaux-Arts, j'imagine que je ne saurais pas en vivre car je ne suis pas le plus doué, mais j'aurais voulu tenter le coup. Lorsque je peins, je plonge littéralement dedans et cela me permet de ne plus penser à rien. J'ai le même sentiment sur scène lorsque je joue, mais c'est plus éphémère. En peinture, tu vois les choses évoluer et se construire, c'est le fait de donner naissance à la peinture que tu es en train de réaliser, c'est le côté visuel qui me branche!

Tu es interprète et compositeur...

Je suis vraiment entre les deux et c'est parfois compliqué. Je compose de plus en plus et j'ai régulièrement des commandes pour des arrangements et des compos. Ce n'est pas encore officiel, mais je vais écrire une cantate pour Bozar qui sera jouée en 2025. Ce sera une œuvre qui durera une heure, avec un chœur de deux cents enfants et dix musiciens, et cela s'inscrit dans le cadre du projet Cantania qui se réalise chaque année à Bozar. Je me réjouis vraiment de créer cette œuvre car c'est ma première grosse commande du genre! Je me suis formé sur scène en tant qu'interprète, mais là, je joue moins qu'avant au profit de la composition.

Jouer prend énormément de temps et pour concilier la vie familiale, la vie en général et les groupes, à 44 ans c'est plus compliqué et il faut encore avoir l'énergie de trouver les gigs et d'en faire la promotion sur les réseaux sociaux. Je trouve qu'en vingt ans les choses se sont fortement compliquées. Sortir un album aujourd'hui ne rapporte plus, c'est devenu une sorte de carte de visite obligatoire pour accéder à la scène, mais c'est loin d'être rentable. Les gens n'ont de toute façon plus de lecteur de cd et écoutent sur Spotify, les choses changent vite de nos jours. Il y a énormément de musiciens en Belgique, les organisateurs ont moins de subsides et sont donc plus frileux pour booker des projets aventureux. Et depuis le covid, les gens sortent moins de chez eux.

Et si tu avais une véritable carte blanche, quel serait ton rêve le plus fou?

Mon rêve le plus fou réunirait beaucoup de monde et cela tournerait autour de la musique, de la danse, avec un peu de mise en scène et la cerise sur le gâteau serait la scénographie. Ce serait une sorte de laboratoire qui s'appellerait La Machine à bonheur. Garrett List m'a appris à susciter la curiosité des gens, que ce soit le public ou les artistes, et il faut mettre les artistes en condition pour qu'ils donnent le meilleur d'eux-mêmes, ce qui n'est pas toujours évident, parfois même avec de bons musiciens. Je pense qu'il faudrait une équipe de base, de cinq à huit personnes responsables d'une partie du spectacle avec un fil conducteur. J'aime le côté éphémère et l'urgence des choses et pour que cette création soit spontanée, il ne faudrait réaliser qu'une seule répétition avant le concert qui pourrait se dérouler dans ce même espace. Ce serait en partie écrit et improvisé pour développer l'aspect spontané de la chose et l'individualisme de chacun formerait au final un ensemble, voilà un de mes rêves!

Comment fonctionnes-tu, tu prends tout ce qui passe, tu sélectionnes, tu suis ton instinct...

C'est un peu le tout mais les choses changent avec le temps. Avant, j'acceptais tout, j'essayais tout, jazz, classique, musique contemporaine, électro et aujourd'hui la vie fait que je dois sélectionner, c'est une question de temps et de disponibilité. J'allais du solo au big band et grands orchestres, Vivo, l'ensemble Musiques Nouvelles avec lequel je joue toujours et l'ensemble Ictus avec lequel j'ai joué très jeune, avec des musiciens exceptionnels qui m'ont vraiment impressionné mêlant musique contemporaine avec l'énergie du rock, c'était fou!

J'ai une ligne de conduite qui est de me dépasser et d'être précis dans ce que je fais pour donner le meilleur de moi-même et peut-être qui sait d'aller frôler les étoiles...

Ton actualité est des plus florissantes...

Il y a peu, j'ai été invité par une jeune pianiste bruxelloise du nom de Lara Humbert dans un projet intitulé "I'm not done cooking". Elle a fait appel à moi pour accompagner son band pour un concert de jazz, les musiciens se connaissaient et avaient répété. Me concernant, elle m'avait préparé les partitions et tout s'est fait sur l'instant, c'était super. J'avais écouté le projet avant d'accepter le challenge et je trouvais ça très intéressant, j'ai donc accepté et je me suis bien amusé, j'aime ce genre de défi. Je suis dans une période qui tend vers le minimalisme avec des choses moins chargées, où il y a de l'air, de l'espace, laisser la place à la beauté, j'ai besoin de cela. C'est peut-être en lien avec la frénésie actuelle et la musique permet de donner de l'espace aux gens en manipulant les sons pour qu'une certaine beauté s'en dégage. Sinon, je vais faire partie de la tournée d'Aka Moon en 2024 pour des concerts qui se feront à Flagey, Gent et au Jazz à Liège au mois de mai!



Dernièrement lors de ta session Blue AfterNoon, tu nous a fait découvrir un de tes albums de chevet qui était celui d'un clarinettiste. Au niveau du trombone, quel est ton musicien de référence?

Oui, j'avais choisi de faire écouter un album de Don Byron. Concernant le trombone, j'ai beaucoup aimé Albert Mangelsdorff pour son côté radical, Slide Hampton et Bob Brookmeyer qui joue lui du trombone à piston et, plus proche de nous, Michel Massot évidemment. Je n'ai malheureusement jamais eu l'occasion d'entendre Garrett jouer du trombone en live, uniquement sur disque et c'était déjà fabuleux. Je me rends compte que j'écoute beaucoup de jazz mais pas un instrument en particulier, je ne suis pas un tromboniste qui écoute des trombonistes, j'aime écouter d'autres choses. Musique classique et française, cela va de Bécaud à Piaf en passant par Charles Trenet, je suis ouvert à beaucoup de chose! J'ai aussi joué dix ans dans une section de cuivres pour des spectacles du troisième âge. Cela m'a beaucoup formé l'oreille et m'a habitué à intégrer rapidement la musique car nous devions apprendre 35 titres par jour, c'était short mais j'adorais!

Trombone à coulisse, trombone à piston, tuba...

Je jouais du tuba du temps de Klezmic Zirkus et je me suis ensuite consacré au trombone et aux effets électroniques. J'avais moins de débouchés avec le tuba et je préfère nettement le trombone. La question ne s'est pas posée à l'époque entre le trombone à coulisse et celui à piston, car il est tout simplement moins répandu. Ce que j'aime dans le trombone à coulisse c'est sa simplicité, le tube est plié plusieurs fois et c'est tout! Le son est très direct et basique avec plein d'harmoniques dedans et c'est une de ses richesses. C'est aussi ce côté direct qui fait que le trombone est proche de la voix humaine et c'est ce que j'aime!

En repensant à ta question sur mes éventuels rêves, j'aimerais aussi créer un lieu de création comme il existe à Bruxelles l'espace Volta, car cela manque à Liège. Cette salle serait autogérée par les artistes et il y aurait des locaux insonorisés pour répéter, un lieu commun et une salle de concert, un vrai lieu de rencontre, d'échange et de partage pour les musiciens!

Propos recueillis par Olivier Sauveur en décembre 2023

Photos ©Robert Hansenne

